

**RESUME DE LA CONFERENCE DE JACQUELINE GIRARD-FRESARD
agrémentée de textes de l'auteure lus par la comédienne Martine Corbat
à la maison Dufour, le 15 mai 2012**

Jacqueline Girard-Frésard, romancière de talent, membre du comité SJE-GE, nous expliqua le processus et la nécessité de son écriture, forgée par son expérience de vie, plongeant déjà dans l'enfance. Largement soutenue par des souvenirs autobiographiques, ses intrigues qui coulent de source arrivent à exprimer des sentiments universels, et l'on est pris par le suspens tout en savourant son génie de la langue, qu'elle a aussi exercé comme journaliste au Démocrate-Impartial, à l'Express et à la Tribune de Genève jusqu'en 1995.

Jacqueline Girard-Frésard vit et travaille à Genève.

Amante de l'écriture, à partir du mot, elle est entrée dans le silence du langage et a poursuivi des études d'orthophoniste et est devenue psychothérapeute tout en collaborant à des recherches scientifiques sur la violence. Elle a été admise à la Société suisse de psychanalyse où elle est membre. Jacqueline Girard-Frésard a poursuivi son activité de clinicienne jusqu'en 2011, parallèlement à celle de l'écriture. Confrontée à sa propre intimité, elle a redonné naissance à des images de l'enfance, du père, de la mère, des lieux dont elle est. Son premier roman, *La DEGAGÉE*, (Ed. De la Prévôté, CH- Moutier, 1997) parle de cette enfance jurassienne, de l'amour du père, ce père qu'il a fallu mettre en sourdine pour ne pas tomber en pamoison ; ce père qui regardait les femmes en égrenant son chapelet à la messe du dimanche. Sur le divan de son psychanalyste, l'auteure décortique les faits et gestes d'un passé avec sensualité et poésie. Elle voyage à l'intérieur comme à l'extérieur d'elle-même dans un cheminement dégagé de sa pesanteur. De cette écriture légère et profonde naît une intime complicité. Les trois suivants :

LE TEST DU COCOTIER, avec P. Dubrulle, (Ed. Cherche Midi, Paris, 2003, traduit en chinois en 2005), évoque l'histoire d'un homme qui part pédaler de Fontainebleau à Siem Reap au Cambodge pour se prouver qu'il est encore jeune, vivant, capable de réussir le Test du cocotier. On ne retient pas un homme qui veut partir ! Alors elle, l'auteure, comme Pénélope brode des mots, tisse des images pour supporter la séparation. Elle le retrouve au fil de ce périple et écrit ces deux corps retrouvés, ces deux cœurs mis à nu, à mal dans cette aventure peu commune. Oxygénation ou crevaison ?

LES COEURS DECOUSUS, (Ed. Cherche Midi, Paris, 2004) raconte l'histoire d'une femme dont le mari est parti « aimer ailleurs » et celle d'une mère touchée par la maladie de Alzheimer. Pour conjurer cette double perte elle reconstruit l'histoire amoureuse de sa mère, ses mensonges, ses belles illusions d'ange venu d'ailleurs, présente sans être là, ses vagues crantés, le satin de sa robe qui colle à sa hanche, belle. La mort et l'amour se croisent en silence. L'auteure tisse, au fil de la narration, de nouveaux liens amoureux, envoûtants, passionnels.

LE CAHIER ROUGE, (Ed. Cherche Midi, Paris, 2009) Jacqueline Girard-Frésard s'interroge sur le décalage amoureux entre un homme et une femme. Cette fois, elle envoie son héroïne Mara en Chine, dénicher de jeunes artistes. Le lecteur est ainsi conduit à s'interroger sur l'art contemporain chinois, son effervescence, sa recherche d'identité, son plagiat. En même temps, elle relit son couple, elle analyse le « malaccordage » des représentations de l'un et de l'autre des

protagonistes, l'amour passion qu'elle inspira, ses yeux bleus qu'elle aimerait aveugles pour ne pas voir glisser le sens de la vie.

Un Essai sur *LES PEURS DES ENFANTS* est publié chez chez Odile Jacob.

Elle est membre de la Société genevoise des écrivains et finaliste du Prix Georges Nicole 1997.

Ses livres peuvent être commandés à la librairie Le Parnasse, rue de la Terrassière 6, 1207 GENEVE, 022 736 27 26, succursale : rue des Eaux-Vives 20, 1207 GENEVE, 022 736 27 53, email : leparnasse@vtxnet.ch

Autobiographie

Je suis née à Delémont en 1949. A ce moment-là le canton du Jura n'existait pas, il faisait encore partie du Canton de Berne. Je dis cela parce que la rivalité linguistique était virulente, parler l'allemand ou le suisse-allemand était vécu comme une trahison, une forme de racisme en somme. Ma mère d'origine grisonne avait vécu en Allemagne parlait le français avec un accent et des interférences avec sa langue maternelle. Elle tranchait comme on disait ! Ma grand-mère, qui m'a gardé dès ma naissance parlait l'allemand, venue de l'Allemagne de l'Est (Berlin) en 1949 avec mon grand-père. Elle revenait dans le pays de son mari, la Suisse avec son beau passeport rouge, à Delémont plus exactement, chez sa fille. En Allemagne, mes grands-parents maternels avaient tout perdu, or-argent, maison. Ils y avaient bien vécu, avaient eu beaucoup d'enfants, beaucoup de bonheur et aussi des souffrances.

Ma mère et mon père avaient acheté un restaurant à Delémont qui s'appelait la « Tempérance », un restaurant sans alcool, c'est-à-dire que le vin se vendait en cachette, dans des bouteilles de grappillon, et alcool fort dans des petits pots à lait qui accompagnaient le café. La discrétion était assurée. Ma grand-mère me parlait allemand, mes sœurs le français, ma mère excellente cuisinière et commerçante s'exprimait dans une langue française imparfaite, mon père beau parleur, à l'accent franc-montagnard, homme de charme s'occupait des clients avec plaisir et distribuait du vin en vrac sous appellation cachée. Voilà le bain linguistique et de vie dans lequel j'ai été plongée, un mélange vivant et confusionnant de langues et de règles contournées, un monde bourré d'affection.

Autant dire que mon entrée à l'Ecole infantine « Saint-Georges » de Delémont tenue par des sœurs catholiques sévères a été pour moi d'une violence indescriptible. Je suis née, en réalité par accident. Mon père avait plus de 50 ans, ma mère près de 40, par bonheur je ne suis pas mongole (trisomie 21). J'ai su très tôt séduire tout le monde, aussi ai-je vécu mes premières années de vie comme une petite princesse, entourée d'adultes émerveillés par ce petit bout de chou à boucles blondes. J'étais la prunelle de leurs yeux. Ma mère n'osait pas me gronder, mon chien Otello, un boxer tout en muscles lui montrait les dents. Ma grand-mère se laissait persécuter avec délices par mes exigences enfantines. Elle me lisait des contes, me racontait des histoires et moi, je jouais à mettre des bigoudis à mon grand-père qui sous la pression de sa femme finissait par accepter l'outrage du masculin.

*Je n'ai résisté que quelques semaines à l'école militaire de la vie scolaire de cette première infantine (voir : *La Dégagée*). J'ai supplié pour qu'on me reprenne à la maison. Sitôt demandé, sitôt fait. Une deuxième tentative à 6 ans a pu être tolérée mais avec son lot de blessures narcissiques. Il fallait partager, ne pas être la préférée, se soumettre, obéir, accepter les*

contraintes et les critiques. Le souvenir que j'en garde est gris, la joie n'était pas à l'ordre du jour.

L'école primaire au Château de Delémont s'est déroulée au gré du charme des enseignants. Je me souviens que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture a été pour moi un tour de force. Tous ces sons à reconnaître, cet ordre alphabétique à assimiler, ces proximités iconographiques entre le p-b-d-q où seule une barre se déplaçait. Je me débattais contre les diphtongues, les (ou) les (un), les (on)... Bref, je luttais contre les confusions née probablement d'une enfance trop laxiste, faite de trop de liberté et d'amour. Mes parents, trop vieux, ne savaient plus qu'il fallait me mettre des règles pour me permettre d'affronter les contraintes de vie. Je haïssais le catéchisme où il fallait apprendre par cœur des textes que je ne comprenais pas. J'aimais mes maîtresses et voulais leur ressembler. L'école obligatoire s'est déroulée avec surtout des douleurs et quelques plaisirs. On me demandait de jouer La Vierge Marie au spectacle de Noël je dénouais mes belles tresses blondes, je dessinais bien, presque tachiste, j'avais fait le plus beau pommier printanier de la classe en 4^{ème}.

Puis l'Ecole normale de Delémont m'a fermé sa porte, je n'avais pas le niveau, l'école de Commerce m'a acceptée, je la remercie encore. J'avais 16 ans, je ne m'intéressais pas encore aux garçons, mais je commençais à comprendre que, dans la vie il fallait apprendre, étudier pour choisir son avenir. A cet âge-là, je ne sais pas comment, mais j'ai compris que je ne pouvais me contenter du « soit belle et tais-toi », de cela j'étais sûre. J'ai rencontré dans cette école un professeur que j'ai aimé parce qu'il m'intéressait, parce que pour la première fois dans ma vie quelqu'un parlait de ce que j'avais envie d'entendre ; idées, art, cinéma, poésie. C'est lui, Paul Kury, j'ai envie de le nommer haut et fort, c'est lui qui m'a donné mon premier plaisir à écrire. C'est lui qui a pour la toute première fois reconnu, ce qu'il avait appelé une « sensualité d'écriture ». De quoi rougir. Bien sûr, j'ai travaillé pour lui plaire mais en même temps j'ai travaillé pour me plaire. C'est grâce à lui, à son soutien, à mon attachement que j'ai terminé mon diplôme avec de bons résultats.

Du côté de ma famille, un ami venait souvent à la maison, un homme cultivé, un notaire et avocat, un homme qui aimait les débats et qui amenait du sens aux questions de mon adolescence. Pierre Christe, je lui ai dédié mon troisième roman « Les cœurs décousus » a su encourager, soutenir la publication de « La Dégagée ». Puis le baccalauréat à Fribourg, retour dans un milieu catholique où la rigueur était de mise. Collège de filles, nous devons porter un tablier qui recouvrait les genoux, il était interdit de se maquiller, de porter des pantalons, tout signe extérieur de séduction était réprimé. Cette fois les contraintes extérieures ont pu être métabolisées et acceptées. Puis Genève, son Université. Une licence en éducation d'abord, avec des débats d'idées exceptionnels autour de l'éducation et de la philosophie, une période vivante. La jouissance de l'apprendre à son paroxysme, une étude qui m'a amené à découvrir la psychanalyse et l'analyse du monde interne, ses monstres, fantasmes et autres secrets à décrypter. Une licence en psychologie parce qu'il fallait passer par le principe de la réalité et abandonner le principe du plaisir. J'étais enfin assez mature pour accepter de me soumettre à des matières que je détestais tels que la logique, les statistiques.

Parallèlement je m'étais mariée, enfanté deux jolies filles. J'ai toujours pensé que les choses pouvaient se mener de front et durer toute la vie. Un diplôme en logopédie, puis une formation de psychothérapeute d'enfants et d'adolescents parce que dès le début c'est ce vers quoi je tendais : mon but : devenir psychanalyste d'enfants et d'adultes. Pour devenir psychanalyste, il

faut soi-même entrer dans une ou plusieurs démarches analytiques, et c'est une longue mais passionnante quête du Graal. Un voyage curieux, troublant, dégageant dans le monde interne.

L'écriture a toujours été là. Une compagne de route, un crayon et un papier pour ne pas être seule, pour habiller les moments de trouble, pour rêver scripturalement, pour pleurer avec ses mots. Dire le plaisir. Pour un autre. Pleurer la souffrance. On écrit toujours pour quelqu'un. Voilà ! Aujourd'hui je suis psychothérapeute (FSP), psychanalyste (membre de la SSPsa). Je me partage entre mon travail de clinicienne et mon écriture. J'écris parce que je ne peux pas faire autrement.

Saint-Augustin dit : Rare est l'âme qui sait de quoi elle parle quand elle parle d'elle-même.

Jacqueline Girard-Frésard, 2012

Martine Corbat, lectrice de textes de l'auteure, est comédienne, vivant à Genève.

Après une maturité Théâtre à Porrentruy et des études de Lettres à Genève, elle entre en 2000 à l'Ecole d'Art Dramatique de Lausanne. Diplôme en poche, elle joue dans les spectacles du Théâtre Extrapol : *Comme un quartier de mandarine sur le point d'éclater, Guten Tag, ich heisse Hans* (prix suisse INNOVATION 2006), *Vache actuelle* et *Vous m'emmerdez Murphy* (2010), mis en scène par Laure Donzé et écrits par Camille Rebetz. Comme comédienne, elle travaille notamment sous la direction de Geneviève Pasquier (Cie Pasquier-Rossier) dans *Les Soeurs Bonbon* d'E. delle Piane, de Philippe Morand dans *Opéra Buffa* textes d'A.Voisard, de J.-G. Chobaz dans *La Société des Loisirs* et *Les Liaisons dangereuses*, de Isabelle Matter dans *Un Os à la Noce* (adapt. d'*Antigone* de Sophocle, 2008-11), d'Anne-Lise Prudat dans *Un Pied devant l'autre*, participe à *Optimistic/Pessimistic* et une performance *Sin Título* de Oskar Gomez Mata (Cie L'Alakran) et au téléfilm de Raymond Vouillamoz : *Déchaînées*. Elle lit de nombreux textes en public : de poètes romands dirigés par Anne-Cécile Moser, *L'Oint d'Algérie* de Ahmed Belbachir, *Besoin de grandeur* de Ramuz par Julien Barroche, *Pardon mère* de Jacques Chessex ou encore des textes de Corinna Bille, David Jakubec, Popol Lavanchy et des nouvelles de Florence Heiniger tirées du recueil *Une Larme dans l'objectif*. Elle met en place au côté de 4 écrivains le Cabaret TasteMot à Lausanne (cycle de lectures) en 2007 et plonge dans l'art comme une « curieuse » de la matière. Dernièrement, elle a mis en scène avec Extrapol *Tistou les pouces verts* d'après Maurice Druon au Petit Théâtre de Lausanne et joue dans le spectacle du Théâtre de la Poudrière intitulé *La Mécanique du sel* mis en scène par Yves Baudin et la chorégraphe Joëlle Bouvier. Dès l'automne 2012, elle jouera dans le spectacle *Zouc, forfait illimité*, un spectacle qui interrogera les traces laissées par les choses et les gens, l'identité jurassienne, et le contraste fracassant entre les années 70 de Zouc et le monde contemporain.